

né) et jusqu'au bord de la mer, c'est-à-dire jusqu'à Saint-Malo et Brieu, et je puis vous garantir qu'il est beaucoup plus patois, c'est-à-dire plus incorrect que le langage des "habitants" canadiens les plus illettrés. En voulez-vous une preuve ?

"Va cri mon coute que j'ai laissé sur la hêche au bas du clos."

"Huche le monde dans la préé et sorte leu s'y un pichet de piot."

Cela veut dire :

"Va chercher mon couteau que j'ai laissé sur la barrière au bout du champ."

"Appelle les hommes qui travaillent dans la prairie et porte leur un pot de cidre."

"Je remarque, pourtant un mot usité dans le Bas-Canada, c'est cri, voulant dire "aller chercher" par corruption du verbo "querir," mais cette locution est employée dans plusieurs parties de la France. Des rapprochements plus nombreux montreraient que vous n'êtes pas tous originaires de la-Bretagne et la Normandie."

La Bretagne ne nous a presque pas fourni de colons.

J'ajouterai que les Canadiens mêlent volontiers les mots champs, clos, prairies ; qu'ils disent aussi "le monde" pour les hommes, les gens ; ils disent huche pour appelle (peu fréquent) mais ils ne connaissent ni coute, ni hêche, ni préé, ni pichet, ni piot.

Pichet est un vieux mot français dont les Anglais ont fait *pitcher*.

XV

Les accents des provinces de France, que l'on a vu mentionnés plus haut se sont fondus en un seul au Canada, et cela très rapidement.

Pourquoi le nouvel accent n'a-t-il pas reçu plus de vivacité ?

Cette monotonie vient peut-être, dit-on, de la manière de parler des Algonquins. Je n'accepte pas cette supposition quoique durant tout le dix-septième siècle, nous

ayons été avoisinés par les races algonquines, lesquelles étaient nos amies les plus fidèles. Nous avons, il est vrai, emprunté quelques mots à leur vocabulaire, mais il n'a pu en être ainsi sous le rapport de l'accent, qui est chez ces Sauvages doux, monotone, paresseux et mou à l'excès.

Les mots *miconane*, cuiller de bois ; *ouragan*, cassot d'écorce ; *tobagane*, truhne sans lisses, sont sauvages et usités parmi nous.

La langue sonore des Iroquois, nos ennemis, n'a certainement pas eu d'influence sur notre manière de parler, car nous ne vivions pas ensemble.

Quoiqu'il en soit, nous ne mettons pas dans l'expression de la phrase cette chaleur, cette vie, ce mouvement qui caractérisent le français de France. Un Canadien est tellement habitué à prononcer tous les mots sur la même note que lors même qu'il raconte une conversation supposée ou qu'il la répète après l'avoir entendue, c'est à peine si l'auditeur peut suivre le fil, tant notre homme met peu de soin à indiquer par le ton de sa voix qu'une question est posée ou que la réplique arrive. C'est d'une monotonie désespérante. Pour nous en corriger, il faudrait que les classes instruites s'imposassent l'obligation de soigner leur langage. Le peuple finirait par les imiter.

Voilà le grand mot lâché : les classes instruites voudront-elles y porter attention ? Ont-elles le désir de se corriger ?

XVI

Depuis une quarantaine d'années, la négligence dans le langage est devenue générale. Nos hommes les plus en évidence sont atteints de cette pauvreté.

Comment sommes-nous tombés dans cet état !

S'il faut en croire MM. de Gaspé, Guillet, Papineau, Parent et d'autres anciens avec lesquels j'ai eu l'avantage de converser, les Canadiens du commencement de ce siècle se piquaient de bien parler, de